



IN CUSTODY D'ANITA DESAI

De Mirpore à Dehli : nouveau voyage vers Ithaque ?

Florence Labaune-Demeule

Université Jean Moulin – Lyon 3

Alors que *In Custody*,¹ publié en 1984, est souvent associé à la catégorie du *campus novel*, le roman universitaire si souvent mis à l'honneur par des écrivains comme David Lodge, l'espace universitaire, bien que fréquemment mentionné dans le récit, n'y apparaît que comme un lieu secondaire, immédiatement perçu comme le reflet d'un certain enfermement et d'une absence de considération.

Lorsque, au début de *In Custody*, Murad rend visite à son ami d'enfance Deven dans son université de Mirpore, on s'attend à assister à une scène de chaleureuses retrouvailles. Au lieu de cela, cet endroit fréquenté, où Deven cherche à préserver une certaine image de lui-même déjà très menacée, ne donne lieu qu'à un sentiment accru de malaise. Deven et Murad y dévoilent leurs personnalités antithétiques. Murad, issu d'une famille aisée, et propriétaire de la revue ourdoue *Awaz* dont les bureaux se trouvent à Delhi, vient proposer à Deven Sharma, enseignant non titulaire de hindi au College Lala Ram Lal de Mirpore,² de rencontrer le célèbre poète ourdou Nur afin de publier un entretien et de recueillir l'héritage spirituel et poétique que laissera bientôt le grand homme. Or la rencontre entre Murad et Deven dévoile d'abord la forte condescendance du premier à l'égard du second. Homme actif et entreprenant, venu de la capitale, Murad représente l'individu pragmatique, aux actions quelque peu obscures, qui ne perçoit d'intérêt que matériel et ne s'embarrasse pas de sentiments. Deven, au contraire, fait figure d'homme pauvre, devant calculer la moindre piécette, préférant la sécurité de son emploi à toute entreprise risquée qui pourrait

¹ Toutes les références de pages renvoient à l'édition communiquée dans la bibliographie en fin d'article.

² « they had known each other since they were at school together: Murad had been the spoilt rich boy with money in his pocket for cinema shows and cigarettes and Deven the poor widow's son who could be bribed and bought to do anything for him ». [Desai 1999 : 3]

cependant lui apporter à la fois la gloire et la fortune. Anxieux et sombre, Deven est un personnage qui manque cruellement de confiance en lui.

Cependant, cette dichotomie exprimée par la caractérisation ne fait qu'introduire d'autres oppositions thématiques qui s'articulent toutes autour de la problématique de l'espace. Au cœur du récit, deux villes cristallisent tous les contraires : Mirpore et Delhi. Il conviendra donc, dans un premier temps, de s'intéresser à la signification de chacun de ces espaces, notamment pour ce qu'ils renvoient en écho de la personnalité de Deven.

Dans un second temps, la mise en relation de ces lieux par le biais du voyage montrera à quel point l'espace entre les deux villes permet de matérialiser la quête de Deven : après avoir éprouvé un sentiment de non-existence et de réclusion à Mirpore, ce dernier entrevoit une possible libération dans la perspective de se rendre à Delhi, l'entre-deux du voyage représentant de ce fait le sentiment d'indécision du protagoniste qui se met à espérer que la capitale devienne le lieu de tous les possibles. Que représente cette quête, motivée par l'attraction suscitée par Delhi ?

Enfin, il conviendra de s'interroger sur la nature profonde de la quête et sur les liens que cette dernière entretient avec l'épopée. Où se situe *In Custody*, tiraillé entre la tentation de présenter un destin hors du commun grâce au schéma offert par le genre épique et celle de confronter son héros aux dures réalités matérielles de Mirpore, qui évoquent plutôt le genre du *mock epic*, de la contre-épopée. La quête de Deven est-elle finalement motivée par sa passion pour la poésie ourdoue ou doit-elle être redéfinie en d'autres termes ? Attiré par les sirènes de la poésie de Nur, le voyage du protagoniste le conduit-il vers d'autres ports inconnus qui feront grandir sa connaissance, ou Deven saura-t-il retrouver son havre familial en vivant son propre *Journey to Ithaca* ? Autant de questions qui suscitent l'analyse.

I. Entre Mirpore et Delhi : la fragmentation de l'espace

Lorsque Murad dit à Deven, à la première page du roman, « I've come all the way from Delhi to see you » [1], il est d'abord difficile d'imaginer que la distance somme toute raisonnable (environ 50 miles) qui sépare les deux villes soit perçue comme une épreuve. La chaleur ne peut l'expliquer à elle seule. C'est bien plutôt le sentiment de se rendre dans une ville dépourvue d'attrait et d'intérêt qui génère la difficulté du trajet. Décrite comme « a village » par Deven [5], expression que Murad s'empresse de reprendre à son compte, fidèle à la perspective condescendante et hautaine qui est la sienne, Mirpore n'est qu'un lieu insignifiant. Au contraire, la capitale Delhi est la seule ville qui, aux yeux de Murad, mérite une quelconque attention. L'espace s'organise donc, dans ce roman, en deux pôles radicalement opposés, entre lesquels s'établit une relation de hiérarchie à plusieurs

niveaux, Mirpore étant incomparablement inférieure. L'univers rural et satellitaire de Mirpore, presque dénué d'activité, entre violemment en conflit avec le monde urbain et agité de Delhi, où les bruits du bazar sont permanents et où les ruelles labyrinthiques de la vieille ville paraissent ne jamais devoir s'arrêter. Éloignée de la capitale par des miles de terres rendues stériles par des pratiques agricoles excessives, par l'invasion des zones commerciales et industrielles, Mirpore est écrasée sous un soleil de plomb et partout recouverte d'une poussière insidieuse et tenace.³ Espace aride par excellence, dépourvu de rivière [13], ce lieu est hostile à l'homme (« their daily struggle to breathe » [15]). Même la mousson ne parvient pas à fertiliser les terres, n'engendrant que de la boue.⁴

Mirpore n'est également qu'un lieu de passage, marqué par l'agitation et l'impermanence, et les habitants semblent figés, voire enlisés dans leur quotidien :

Others merely passed through [...]. This had the effect of making Mirpore seem in a state of perpetual motion. [...] Yet the bustle was strangely unproductive [...] and it was other cities, other places that saw the fruits of all the bustle, leaving the debris and the litter behind for Mirpore. [16]

D'un point de vue historique, la ville de Mirpore, quoique probablement très ancienne, n'a su garder aucune trace du passé. Tous les vestiges archéologiques d'une histoire riche y ont été effacés, à l'exception d'une mosquée sans prétention qui perdure, souillée par le manque d'entretien, la pollution atmosphérique ou les fientes de pigeons [13]. Subissant le même sort, les temples ne se distinguent qu'à peine des autres bâtiments. La sacralisation des lieux a cédé la place à l'impureté de la vie séculière. La ville paraît désorganisée, dépourvue d'un centre qui pourrait la structurer. Elle est promise à la déliquescence :

But where was the centre of this formless, shapeless town on the plain that had not even a river or a hill to give it any reason for existence? Was it the plain bazaar, skirted by mosque, temples, stores, shops and cinema houses, or was it the shabby municipal park where concrete benches stood in a circle around an empty fountain painted blue [...] and broken bricks edged flowerbeds that contained empty tins and paper bags but no flowers? [15]

À Mirpore se manifestent aussi l'absence d'ambition, la stagnation sociale⁵ et la médiocrité, comme en attestent ses petits commerçants dénués d'envergure ou la situation de Deven, dont la description ironique en fait « a two-cigarette man [...] a full-fledged lecturer in a college, an important citizen of Mirpore, [who] still can't afford a whole packet of cigarettes » [2]. L'ironie narrative s'exerce même à l'encontre des lieux officiels, « the

³ Voir *In Custody*, Desai [1999 : 12].

⁴ *Ibidem*.

⁵ « You seem to be where you were in your college days », *In Custody*, Desai [1999 : 2].

educational institutions [being] named after, respectively, Lala Ram Lal, Mahatma Gandhi, Swami Dayanand, Annie Besant, bluebells and sunshine » [15]. La médiocrité des lieux est également reflétée par le restaurant où Deven conduit Murad pour le déjeuner, qui se réduit au statut de « eating-house » [6]. Financièrement malmené par le maigre salaire que lui rapporte son poste universitaire, Deven se sent pourtant contraint d'accepter une situation professionnelle peu valorisante, qui lui permet malgré tout de subvenir aux besoins de sa famille.

Car Mirpore est, pour le protagoniste, le lieu de toutes les contraintes. Si Deven s'accroche à son emploi d'enseignant de hindi pour survivre, ce dernier le prive toutefois de la liberté financière dont jouit Murad. Car la nécessité d'exercer un travail rémunéré l'éloigne toujours un peu plus de sa passion : la poésie ourdoue. Poète lui-même dans sa jeunesse, persuadé qu'un avenir glorieux l'attendait, Deven n'est pas parvenu à vivre sa passion, et encore moins à en vivre ; il a dû se résigner à enseigner le hindi, langue vernaculaire dont l'emprise ne cesse de se développer mais qui, à ses yeux, n'est qu'une langue de vulgarisation, dépourvue du charme et des aspirations poétiques de l'ourdou. Le hindi est « the language of peasants », [8], ou encore « that vegetarian monster, Hindi » [8]. L'ourdou, au contraire, est une langue de plus en plus délaissée, comme en témoigne le département ourdou de la faculté Lala Ram Lal, dont le seul enseignant est Abid Siddiqui

who, in keeping with the size and stature of that department, was a small man, whose youthful face was prematurely topped with a plume of white hair as if to signify the doomed nature of his discipline. [100]

Comme Nur et sa poésie, l'ourdou est voué à disparaître. Pourtant, cette langue mérite d'être préservée par les derniers passionnés, car elle représente « the glorious tradition of Urdu literature » [8]. Langue de la beauté, de l'esthétique, du raffinement et de l'intellect, elle permet l'élévation de l'âme.

Une autre contrainte à laquelle se heurte Deven est le fait que Mirpore est le lieu de résidence de la famille qu'il a fondée. La tradition du mariage arrangé a en effet tendu d'autres filets à Deven : sa femme Sarla et de son fils Manu ne peuvent compter que sur lui seul [66-67]. Pourtant, le protagoniste est aussi conscient qu'il n'est pas à la hauteur des attentes de l'une et de l'autre. Sarla, qui avait entrevu l'éventualité d'une brillante carrière pour son époux et le mirage de la société de consommation, est aigrie et Deven ne parvient à imposer son autorité masculine qu'en étant un tyran domestique. L'étau financier dans lequel il est enserré l'oblige parfois à se retrouver dans des situations humiliantes ou déprimantes. Aussi la chemise en nylon qu'il porte pour se rendre à Delhi est-elle considérée comme la matérialisation du manque de considération de sa belle-famille

envers lui, et les décharges d'électricité statique qu'il ressent à chaque frottement sont-elles un pénible rappel de sa condition.

En un mot, donc, Mirpore est synonyme de bassesse, d'enfermement, de piège, d'absence totale de liberté (« its solidity, its stubbornness had formed a trap, Deven felt », [16]). La ville est, pour Deven « not only the entire world since he had no existence outside it, but often a cruel trap, or prison, as well, an indestructible prison from which there was no escape » [12]. Pour Kajali Sharma, Mirpore est

the town without any history [which] symbolizes Deven's existence without any significant past and without any important aim for the future. [...] Mirpore stands for the unknown, neglected people, who are used by others only in need, otherwise they are left to live in oblivion. ⁶

Rien d'étonnant donc, à ce que Deven perçoive l'offre de Murad de se rendre à Delhi pour travailler avec le poète Nur à la sauvegarde de sa poésie ourdoue, comme une libération.⁷ Car Delhi est, par opposition, le lieu où la situation financière de Deven pourrait enfin s'améliorer, à l'image de la vie aisée de Murad. Ville empreinte d'agitation fertile, de liberté et de plaisir, comme le laisse entendre Sarla, persuadée que son mari a une liaison extra conjugale, Delhi paraît être la ville de toutes les espérances.

En effet, la capitale est avant tout, pour Deven, le dernier bastion de la littérature ourdoue, incarnée par le poète Nur, dernier survivant d'un temps révolu – le temps idyllique de l'enfance où cette langue lui avait été enseignée par son père, et où les poèmes ourdous, remémorés avec une douce nostalgie, avaient bercé ses premières années.

La proposition que Murad formule dès les premières pages est donc, pour le protagoniste, rien de moins qu'un miracle, qui lui laisse entrevoir, de manière très ironique et excessive, la comète de l'espoir et de la réussite :

It was the comet he was seeing, swift and pale in the dark like a bird of the night. [...] For a moment he became confused and thought it was not Nur who was the comet but Murad who had come from Delhi to visit him, to show him a light: he was willing to believe anything. [10-11]

Pour Deven, se rendre à Delhi pour interviewer Nur jusque dans son intimité est perçu comme la chance sa vie, la possibilité d'atteindre à une dimension intellectuelle et spirituelle jamais envisagée. Sa première rencontre avec le poète atteste de cet enthousiasme exubérant :

It was to him as if God had leaned over a cloud and called for him to come up, and angels might have been drawing him up these ancient

⁶ Kajali Sharma [1991 : 123-24].

⁷ « It came as a slight shock to Deven that one could so easily and quickly free oneself », *In Custody*, [1999 : 12].

splintered stairs to meet the deity: so jubilantly, so timorously, so gratefully did he rise. This, surely, was the summons for which he had been waiting all these empty years, only he had not known it would assume this form. [...] Another realm it would surely be if his god dwelt there, the domain of poetry, beauty and illumination. [...] Although there were no angels singing 'Hallelujah! Hallelujah! in accompaniment, the pigeons cooed loudly with agitation [...]. [34-35]

C'est à la recherche de cet absolu représenté par la poésie ourdoue que se lance Deven lorsqu'il accepte de répondre favorablement à la proposition de Murad. Il s'agit pour lui d'une quête essentielle, où Delhi est bien plus que la simple capitale et où l'on sait d'emblée que l'interview de Nur sera bien plus qu'une simple rencontre professionnelle.

Le voyage de Mirpore à Delhi : une quête épique ?

Deven n'est pas seulement attiré par la possibilité qui lui est enfin offerte d'échapper à son quotidien. Il y voit à la fois un signe du destin *et* la preuve de sa propre vulnérabilité, de son propre fourvoiement au cours des années antérieures. Aussi parle-t-il de « his mortal myopia and stupidity » [35] et évoque-t-il involontairement sa propre passivité, sa résignation et son fatalisme passés, puisqu'il s'était montré incapable de résilience :

He had expected it to come from Sarla when he married her, or from the head of the department at his college who alone could promote and demote and alter his situation in life, or even from Murad who, after all, lived in the metropolis and edited a magazine. [35]

Soumis au traditionnel déterminisme indien, Deven voit donc une mission personnelle dans la proposition de Murad, mission envoyée par le destin et qui peut, d'un seul coup, donner sens à sa vie et le révéler aux autres comme à lui-même. Neeru Chakraverty [2003 : 171] perçoit bien la difficulté de la quête :

The novel probes the nature of self-fulfilment in a world where ideals rarely translate into reality. [...] Deven becomes Everyman, the archetypal average human being seeking happiness in his own personal way. Through his predicament the novelist explores the nuances of the struggle between a deeply internalized defeatism and desperately desired achievement that would validate his whole existence.⁸

Jusqu'ici submergé par la médiocrité de Mirpore et laissé à demi agonisant, il va pouvoir porter à la vue de tous son talent intellectuel et poétique qui avait jusque là végété. Elaine Yee Lin Ho [2006 : 44] a ainsi établi une

⁸ Neeru Chakraverty [2003 : 171].

relation évidente entre le paysage dans lequel évolue Deven, et la psychologie du personnage :

But, unlike Mirpore, he has a hidden centre, an inner resource which sustains him in his otherwise dessicated existence. He harbours a passion, well-hidden from college, for Urdu poetry [...]. In this passion is embedded Deven's desire for an alternative world; in the novel, the verdant symbolism and lush romantic landscapes of Urdu lyric are pointedly contrasted with the aridity of Mirpore and his monotonous life. This passion is mapped onto the seduction which the metropolis holds for the small-town dweller—a classic third-world trajectory which Desai has earlier plotted in narrating the tensions between the rural and the urban in *The Village by the Sea*. To Deven, Delhi, where Nur lives, is 'the capital with its lost treasures of friendships, entertainment, attractions and opportunities. [...] With characteristic deftness, Desai mobilizes the representation of the Indian location—its geography of city and strung-out provincial towns—so that it points symbolically towards Deven's self-identity on the one hand—or what Desai calls the 'drawing of a landscape which is also an inscape'—and the historical and social frames of his existence on the other.⁹

La personnalité de Deven oscille en permanence entre ces deux extrêmes que sont Mirpore et la stérilité d'une part, Delhi et la gloire d'autre part. C'est pourquoi le trajet initial entre ces villes, effectué en bus, peut être lu comme une représentation symbolique de la personnalité du protagoniste. Ravi de quitter sa vie ennuyeuse à Mirpore, et tout à son sentiment de liberté, il se situe dans une sorte de *no man's land*, dans un entre-deux où l'attente enthousiaste se mêle à la peur et à l'anxiété. Deven est tiraillé entre les deux faces de sa personnalité que sont l'inaction et la passion. Aperçu par la vitre du bus, le paysage, toujours aussi dénudé et stérile, fait de bric et de broc comme l'est la vie quotidienne de Deven, est enfin mis à distance mais, reflet de sa médiocrité et de ses contraintes, la chemise que porte le protagoniste, on l'a vu, ne lui en rappelle pas moins sa condition d'homme dépouillé. Tout fier qu'il puisse être à l'idée d'avoir une mission remarquable à remplir, il n'en reste pas moins conscient de sa petitesse et de sa possible inadéquation.¹⁰ Pressé de changer de condition, il aura cependant besoin de se raccrocher à la feuille de questions qu'il a préparées pour se donner le courage d'affronter la réalité.

Pendant le trajet en bus, Deven dispose d'un temps suffisant pour la réflexion et pour s'observer dans une mise à distance tout à la fois objective et partielle. Il demeure conscient de son inaptitude pour remplir la mission que lui a confiée Murad, et de sa vie mesquine. Il se ressaisit pourtant en se persuadant qu'il est aussi, dans le même temps, cet érudit et poète ignoré de

⁹ Elaine Yee Lin Ho [2006 : 44].

¹⁰ « Nothing in his life had prepared him for an occasion of this scale. Neither the bus drive nor the nylon shirt helped ». *In Custody*, Desai [1999 : 18-19].

tous. Son avidité à être reconnu pour ses qualités littéraires en fait un personnage ponctuellement imbu de lui-même :

It was sadly disappointing to him that he was not travelling up to Delhi on this important occasion in a style more suited to a literary man, a literary event. He had never found a way to reconcile the meanness of his physical existence with the purity and immensity of his literary yearnings. [19-20]

Pourtant, quand il se rend compte qu'il renvoie aux autres l'image d'un poète, et quand son voisin, dans le bus, le regarde avec admiration, il s'empresse de nier cette vision de lui-même :

'Ha, that is wonderful,' said the turbaned man, slowly shaking his head [...] 'You are a poet,' he added respectfully, turning to look at Deven with open curiosity. [...] 'No, no,' he muttered, 'only a—a teacher.' Hunching his shoulders, he relapsed into his usual anxious and sullen persona. [21]

Durant ce voyage initiatique vers Delhi, l'enthousiasme de Deven est aussi terni par un certain nombre d'incidents qu'il interprète comme autant d'obstacles potentiels et de présages funestes, qui rappellent l'ambiguïté de la précédente métaphore de la comète.¹¹ Ainsi, le chien percuté par le bus le fait frissonner d'appréhension, tout comme les corneilles qui mangent la charogne ou la mouche morte qu'il découvre, après son arrivée au Terminal de la gare routière, au fond du verre de thé qu'il boit dans un café dégoûtant. Impressionné par ces signes du destin, Deven paraît de nouveau perdre son libre arbitre :

The gasp he gave [...] was the revelation that all the omens of the day had come together and met at the bottom of the glass he held between his fingers. In it lay the struck dog, the triumphant crows, the dead fly — death itself, nothing less. [23]

Dès le début, la quête proposée par Murad et acceptée par Deven comme un élément libérateur paraît donc compromise. L'hésitation et le manque de conviction du héros, qui donnent le sentiment qu'il se soumet aux forces supérieures du destin, semblent d'emblée évoquer son *tragic flaw*.

Pourtant, le récit est bel et bien construit comme une quête épique, où le héros, poursuivant un but difficile à atteindre, doit surmonter une multitude d'épreuves qui permettent, chacune, de tester sa vaillance et la fougue de sa passion. Il parvient ainsi à se contraindre à aborder son idole, Nur, à vaincre sa timidité pour s'adresser à Siddiqui Sahib et à obtenir la participation financière de sa faculté pour l'achat d'un magnétophone ; il brave les foudres de l'épouse de Nur à maintes reprises, devient le secrétaire du poète, se concilie l'aide de la première épouse de Nur (certes moyennant un financement toujours plus élevé), et accepte de mécontenter Sarla et de

¹¹ « The comet was something to be feared, he just remembered, it was a bad omen, not lucky. He could not have said why, but he was frightened ». In *Custody*, Desai [1999 : 11].

tenir sa propre réputation. Autant d'éléments qui montrent que la construction de l'intrigue, essentiellement linéaire, rappelle celle d'une épopée, où le héros progresse lentement d'épreuve en épreuve. De plus, la narration accorde un intérêt particulier à certains épisodes devant lesquels le lecteur est placé en qualité de témoin, et qui possèdent toutes les caractéristiques de scènes narratives, où la temporalité de l'histoire paraît coïncider avec la temporalité du récit.

Comme dans la plupart des quêtes épiques, le parcours initial qui conduit le héros en bus de Mirpore à la capitale, s'il n'est pas aussi prometteur que Deven pouvait l'espérer, et s'il n'est finalement que le premier d'une longue série d'allers-retours entre Mirpore et Delhi, lui permet d'atteindre à une autre dimension personnelle. La quête de Deven est la poursuite d'un rêve et d'une passion devenus réalité, malgré les nombreux obstacles qui viennent l'entraver, qu'il s'agisse de soucis financiers ou de problèmes techniques. Alors qu'il croyait même ne jamais parvenir à rencontrer Nur, il en devient un familier qui, contrairement aux autres, n'est corrompu par rien, ni par l'appât du gain, ni par l'opportunisme, ni même par la dure réalité qui le frappe au visage, comme lorsque Nur, après ses traditionnelles agapes, gît dans ses vomissures. Étrangement placé au cœur de la pollution physique et intellectuelle, Deven n'accepte aucune compromission et reste — sans doute grâce à sa naïveté et sa passion — un être pur, comme pourrait l'être un héros épique.

Les *periploi* de Deven, quoique limités aux navettes entre Mirpore et Delhi, sont bien motivés par une quête de l'absolu : la beauté de la poésie et la fascination pour celui qui en est à l'origine. Nur, son idole de toujours, va enfin se livrer à lui et faire de lui l'unique dépositaire de son trésor poétique. La quête épique menée par le héros, semée d'embûches toutes plus difficiles les unes que les autres, est finalement menée à son terme.

Mais de manière plus fondamentale, il convient aussi de percevoir derrière cette vision positive de la quête aboutie, un certain nombre d'objections qui visent, au contraire, à faire du cheminement de Deven une contre-épopée, ou un récit épique ironique. En quoi *In Custody* peut-il être lu comme le contraire d'une épopée de type homérique, et en quoi ce chevalier de la poésie ourdoue est-il aussi un anti-héros ?

Une contre-épopée ? Mirpore-Delhi / Delhi-Mirpore, nouveau voyage vers Ithaque ?

Bien que Deven se lance à cœur perdu dans la quête qui vise à sauver d'un oubli futur la poésie du chanteur ourdou qu'est Nur, le lecteur ne peut manquer de percevoir certains éléments qui mettent en évidence l'échec plutôt que la réussite d'un tel cheminement.

D'abord, le schéma linéaire de la quête est remis en question, car si chaque épreuve est surmontée avec difficulté, le voyage se fait sur le mode de l'aller-retour. La quête n'est pas un périple qui conduit d'une étape à une autre, mais une sorte de boucle stérile qui paraît ramener Deven inéluctablement vers le lieu qu'il veut fuir : Mirpore.

On note ainsi pas moins de quatre voyages importants reliant les deux villes, chacun décrit en détail. Le premier trajet, dont la valeur initiatique ne fait aucun doute pour la liberté nouvelle qu'il engendre, se voit bientôt remis en question lorsque Deven doit revenir vers Mirpore affronter la réalité des cours et la colère de Sarla [62-64]. Les autres trajets [193-94 et 205-206] sont décrits comme des voyages sans charme, placés sous le signe de la colère et de la désillusion – il n'adresse pas la parole à Pintu, jeune technicien à demi idiot qui l'accompagne, et refuse de regarder le paysage trop déprimant qui l'environne au cours de l'avant-dernier trajet ; et dans le suivant, le paysage est encore plus dénudé et stérile qu'avant, toute trace de vie en ayant disparu. Lui même se sent menacé par le vent chaud qui pourrait le réduire en cendres.

Une telle description circulaire de voyages toujours identiques met en évidence la thématique de l'enfermement plus que celle de la libération, thématique qui se voit encore renforcée par les multiples exemples de répétition qui jalonnent le récit (visites répétées à Siddiqui, déplacements réitérés vers l'université dont les réunions sont soit stériles soit l'annonce de graves menaces, lettres de Nur qui ponctuent sans cesse la narration par leur insistance pressante à obtenir de l'argent, etc.). Loin de la trajectoire linéaire de l'*Odyssee*, les périple de Deven décrivent des boucles qui l'entraînent un peu plus dans sa propre descente aux enfers.

De ce fait, le dénouement, qui dépend de la succession d'entretiens difficilement réalisés auprès de Nur, n'a rien d'un succès. Si le magnétophone, emblème de réelle modernité, a bien pu être acheté, Deven n'est jamais parvenu à s'assurer les services d'un technicien compétent, et le pauvre Chiku lui offre une aide bien piètre, puisqu'il s'endort entre les enregistrements, les arrête avant l'heure, ou les reprend trop tardivement. Il n'est donc pas vraiment surprenant que, lors de l'audition, les bandes sonores s'avèrent quasi inexploitable. Ne restent de l'objet de la quête que la passion et les souvenirs de Deven, à partir desquels il parviendra probablement à écrire tout de même un court article.

Et c'est précisément là qu'intervient la « malédiction tragique » ou *tragic flaw* de Deven. Personnage trop timide, trop effacé, trop passif, jamais incisif ni autoritaire, il se laisse dicter un certain nombre de comportements qui, finalement, se retournent contre lui. Figure de l'anti-héros, Deven parvient à surmonter certains obstacles mais se refuse à en voir d'autres ou à les affronter. Plutôt que de trouver lui-même la solution à certains problèmes, plutôt que de faire des choix d'homme libre et de s'opposer aux

diktats des autres, il préfère bien souvent renoncer ou se soumettre à l'autorité d'autrui. Ainsi, bien que se libérant des entraves de sa vie quotidienne, il se place volontairement dans d'autres situations de dépendance : dépendance professionnelle vis-à-vis de Siddiqui Sahib et de l'administration de son université ; dépendance vis-à-vis de ses étudiants qui lui offrent une aide technique lors du montage de la bande sonore mais qui essaient de le corrompre pour leurs examens ; dépendance vis-à-vis de Murad pour ses publications et pour un hypothétique succès ; dépendance vis-à-vis des proches de Nur, qui décident ou non de la présence du poète aux entrevues ; et enfin dépendance vis-à-vis de Nur lui-même, dont les caprices gouvernent l'humeur et les confessions.

Même le décès imaginé de Nur [225] ne pourra augurer d'une nouvelle ère pour Deven, car ce dernier sait que les lettres de la famille de Nur ne cesseront d'affluer de Delhi, et que son université continuera à lui demander des comptes. D'où la prédominance des images de mort : la salle des professeurs devient à ses yeux « the sepulchral staff-room » [197] ; la cour de sa maison est « as still as death » [201] ; lorsqu'il converse avec son collègue Jayadev, il conclut : « We have no future. There is no future. There is only the past » [204].

Confronté à une impasse, Deven se voit condamné et en vient à souhaiter être tué par le poignard d'un étudiant vengeur ou à être aspiré par le tourbillon noir du canal [226]. Aucune issue ne paraît s'offrir à lui ni laisser entrevoir un quelconque espoir.

La recherche de l'absolu, de la beauté et de la poésie se solde, pour Deven, par un échec, par la dure confrontation à la réalité, par la perte de ses illusions par rapport à un avenir plus souriant, par la perte de ses illusions sur ses capacités personnelles à devenir un être brillant et sûr de lui, mais surtout par la perte de ses illusions face à Nur, son idole. Alors que Deven s'est longtemps résolu à voir en cet homme l'incarnation du génie poétique, et à ne concevoir sa dégradation et la corruption de sa personne comme celle de son entourage que comme la marque de la corruption des autres, il doit enfin convenir de l'attachement du poète à des conditions matérielles bien éloignées de l'absolu esthétique et intellectuel exprimé dans sa poésie. C'est à une nouvelle forme d'imposture que Deven est confronté dans les lettres. Le poète est un homme qui, lui aussi, profite de son propre talent pour être corrompu.

Mais c'est précisément là que ce qui apparaît comme l'échec d'une quête peut être finalement réinterprété. Car si cette dernière échoue et si Deven n'est pas un héros, il n'en reste pas moins que sa personnalité est finalement profondément transformée par la quête. Ce difficile cheminement offre en effet à Deven la possibilité de se confronter à l'altérité sous toutes ses formes, et surtout à lui-même. Contraint d'affronter la réalité et de quitter le domaine de l'illusion, il se doit d'agir à de multiples reprises,

se faisant ainsi violence chaque fois que sa passivité ou son manque d'assurance semblait freiner son avancée. Il développe une nouvelle compréhension de son environnement élargi, mais aussi plus restreint, voyant par exemple en Sarla, non plus l'épouse aigrie qui l'indisposait, mais la victime de désillusions semblables à la sienne. Son fils Manu n'est plus l'écolier médiocre dont Deven se détournait, mais cet enfant dont la vision poétique et pure laisse entrevoir de simples moments de bonheur vrai, comme lorsque la plume de perroquet trouvée lors d'une promenade avait généré rires et complicité [71-74, 224].

Deven a donc acquis une nouvelle vision de sa vie et de lui-même, et a compris que ses priorités passées avaient pu n'être qu'un fourvoiement, comme l'exprime Mrinalini Solanski [1992 : 108] :

after oscillating between the real and the ideal, Deven begins to find 'himself and his strength.' [...] He wants to come out of his pseudo-self and become an integrated person depending more upon his inner self. He regains his ability to take decision and shoulder his responsibility. [...] This futility of his escapades into the world of imagination and romance help him realise that, by becoming the custodian of Nur's poetry, he is not going to achieve an authentic existence. He musters up the courage to face the world of reality with all its demands and disappointments.¹²

La perception « objective » de la quête entre en conflit avec l'interprétation subjective qu'il en fait et que le lecteur partage grâce à l'abondance de techniques qui lui font pénétrer l'univers intérieur de Deven. Il a fallu au héros se confronter à la dureté de la réalité pour comprendre quel était le vrai sens de sa vie : ce qui importe n'est pas l'image de soi que l'on donne aux autres, mais la pureté intérieure, qui fait de lui le seul vrai héritier de la poésie de Nur. Aussi terrible que puisse être le résultat d'une quête dont on lui a dicté les modalités, il est conscient qu'il a bien atteint son but personnel.¹³ Il peut donc affronter toute perspective déplaisante dans la réalité qui l'entoure puisqu'il a enfin acquis la certitude de sa propre valeur. Il peut renaître à sa vie médiocre, car son trésor est intérieur ; il peut enfin agir en homme libre. Il peut enfin communier avec le monde qui l'entoure :

The sky was filling with a grey light that was dissolving the dense blackness of night. [...] He had accepted the gift of Nur's poetry and that meant he was custodian of Nur's very soul and spirit. It was a great distinction. He could not deny or abandon that under any pressure.

¹² Mrinalini Solanski [1992 : 108].

¹³ « Deven's shuttling between Mirpore and Delhi is a significant journey from ignorance to wisdom. His escapades into the world of fantasy reveal the true significance of things in life. In a way, his travels from Mirpore to Delhi prove to be trips of self-discovery and recognition of reality. He now differentiates between the real and the concrete, the illusory and the deceptive. He now intends to replace nightmare by reality, illusion by facts of life ». Mrinalini Solanski [1992 : 168].

He turned back. He walked up the path. Soon the sun would be up and blazing. The day would begin, with its calamities. They would flash out of the sky and cut him down like swords. He would run to meet them. He ran, stopping only to pull a branch of thorns from under his foot. [226]

Ce moment épiphanique – dont l’ironie narrative souligne quelque peu l’excès – autorise un nouveau repositionnement du lecteur face à Deven. Car ce qu’il a cherché et trouvé est bien son propre Ithaque, un havre différent de celui qu’il avait quitté au début de la quête, un Ithaque où il pourra retrouver un foyer familial où se reposer, où vivre différemment, où il pourra transmettre à son fils la douceur de l’héritage poétique de Nur et les valeurs enseignées par son cheminement. Ce que dit Gérard Lambin [1995 : 258, 288] de l’île d’Ithaque chez Homère s’apparente ici à ce que vit Deven :

Homère savait l’existence d’Ithaque ; il en savait la pauvreté relative et l’aspect rocailleux ; il savait qu’elle était l’une des îles ioniennes de l’autre coté du continent. [...] Au delà s’ouvrait le monde immense de l’aventure, peuplé de monstres et de créatures surnaturelles, où tout était merveilleux.¹⁴

Ulysse n’est pas seulement un héros qui va découvrir les confins de l’humanité tout en s’efforçant de préserver son statut d’être humain civilisé. [...] Homère ne nous fait pas seulement voyager sur des mers lointaines aux rives peuplées d’êtres plus ou moins divins ou nombreux ; il nous fait aussi voyager à l’intérieur de lui-même, à l’intérieur de nous-mêmes.¹⁵

Et c’est bien en lui-même et au-delà, en nous-même, que nous fait voyager Deven, par un repositionnement individuel appelé de ses vœux par la lecture du roman. Deven ne trouve-t-il pas finalement cet autre Ithaque célébré par Cavafy, qu’Anita Desai chantera aussi dans son roman *Journey to Ithaca*, publié près de dix ans après *In Custody* (1995) ? Ithaque n’est-il pas finalement le but ultime de la quête :

Always keep Ithaca fixed in your mind.

To arrive there is your ultimate goal.
But do not hurry the voyage at all.
It is better to let it last for long years;
and even to anchor at the isle when you are old ;
rich with all you have gained on the way,
not expecting that Ithaca will offer you riches.

Ithaca has given you a beautiful voyage.
Without her you would never have taken the road.
But she has nothing to give you now.

¹⁴ Gérard Lambin [1995 : 258].

¹⁵ Gérard Lambin [1995 : 288].

And if you have found her poor, Ithaca has not defrauded you.
With such great wisdom you have gained, with so much experience,
You must surely have understood by then what Ithacas mean.¹⁶

BIBLIOGRAPHIE

- DESAL, Anita. *In Custody*. 1984. London: Vintage, 1999.
— — —. *Journey to Ithaca*. Heinemann: 1995. London: Minerva, 1996.
CHAKRAVERTY, Neeru. *Quest for Self-Fulfillment*. Delhi: Authorspress, 2003.
HO, Elaine Yee-Lin. *Anita Desai*. Tavistock: North Cote /British Council, 2006.
LAMBIN, Gérard. *Homère. Le compagnon*. Paris : CNRS Editions, , 1995.
SHARMA, Kajali. *Symbolism in Anita Desai's Novels*. New Delhi: Abhinav Publications, 1991. 123-24.
SOLANSKI, Mrinalini. *Anita Desai's Fiction. Patterns of Survival Strategies*. Delhi: Kanishka Publishing House, 1992.

¹⁶ Poème de C.P. Cavafy, « Ithaca », traduit par Rae Dalven. Publié dans Anita Desai, *Journey to Ithaca*.